

Essai

Number 122, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

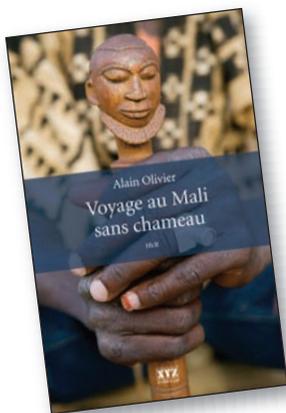
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2011). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (122), 47–57.



Alain Olivier
VOYAGE AU MALI SANS CHAMEAU
 XYZ, Montréal, 2010, 329 p. ; 25 \$

« En t'écrivant, j'ai parfois le sentiment d'être un faussaire, un charlatan, un usurpateur, un imposteur, un fumiste. Comment puis-je me permettre de te faire part de mes impressions sur le Mali alors que je n'en connais presque rien ? » Auteur de deux romans et d'un récit de voyage au Viêt Nam, Alain Olivier semble bien conscient de la difficulté que pose l'écriture d'un récit de voyage. Comment en effet rendre compte d'une réalité référentielle complexe, en l'occurrence le Mali, entrevue pendant un voyage ? Pour résoudre cette difficulté, Olivier adopte une approche qui s'apparente à celle des voyageurs romantiques du XIX^e siècle et qui consiste à se détourner de la stricte reproduction du réel au profit d'une certaine forme d'horizon autobiographique. On se rappellera qu'avec Chateaubriand le discours du moi devient partie intégrante du récit de voyage. « Je parle éternellement de moi », annonçait dans sa préface l'auteur de *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Olivier confirme que cette tendance reste encore bien actuelle. Adressé à son fils, resté au Québec, son récit lui permet bien sûr de faire état des particularités de certaines villes maliennes (Bamako, Koulikoro, Katibougou, Ségou, Koutiala, Djenné, Mopti, etc.), de l'accueil chaleureux des habitants, de leurs croyances et légendes, de leurs

vêtements, de leur nourriture, etc. Mais plus encore peut-être, ce récit lui donne l'occasion d'évoquer ses souvenirs d'enfance, ses relations familiales, ses lectures (Nicolas Bouvier, Göran Tunström, Arturo Pérez-Reverte, Montaigne, Camus, Yasmina Khadra, etc.), ses craintes, ses désirs, ses réflexions (sur la vie et la mort, les relations père-fils, l'identité, les femmes, etc.), ses « autres voyages effectués, en d'autres temps, dans d'autres pays ». Les lieux visités deviennent bien souvent prétextes à provoquer les échos de la mémoire : « Au Mali, mes pérégrinations ressemblent plutôt, à l'occasion, aux déambulations d'un homme qui retrouve son passé ». On assiste alors à un déplacement constant du voyage au voyageur, des autres à soi : « La vérité, c'est que même en parlant des autres, on n'écrit jamais que sur soi », de dire Olivier. Dans ces circonstances, le lecteur qui s'attend surtout à trouver des informations ethnographiques, géographiques ou historiques convenues sur le Mali sera sans doute déçu. En revanche, celui qui s'intéresse à la façon dont un auteur profite de son voyage pour mieux se décentrer et interroger « le sens de l'existence » y trouvera son compte. N'est-ce pas là au fond, comme le disait Tzvetan Todorov dans un opuscule publié en 2007, l'une des fonctions de la littérature, soit de donner « une leçon de vie » et de permettre « à chacun de mieux répondre à sa vocation d'être humain » ?

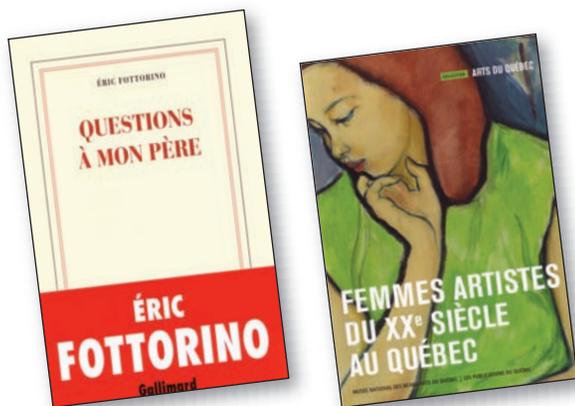
Pierre Rajotte

Katia Metelizza
NOUVEL ABÉCÉDAIRE RUSSE

Trad. du russe par Elena Balzamo

Les Allusifs, Montréal, 2010, 161 p. ; 29,95 \$

Le livre est attrayant. On en lit des passages, on sourit. On le feuillette aussi pour la mise en page originale, le graphisme en noir et rouge et les images qui nous ramènent aux années 1950, à l'ère soviétique. Le propos de cet abécédaire, cependant, se rapporte autant à la Russie de l'époque qu'à celle d'aujourd'hui. Dans cette suite de chroniques publiées initialement dans la presse russe puis réunies dans deux recueils (*Abécédaire de la vie* et *Amour*), Katia Metelizza dépeint d'un point de vue drôlatique les « petites manies » de son peuple, son quotidien marqué par les privations, ses goûts, ses horreurs et, comme le remarque justement Elena Balzamo dans sa présentation, elle fait le pont entre la vie sous l'étoile communiste et celle, un peu chaotique, des années 1990 et 2000. La journaliste raconte les changements subtils provoqués par la chute du régime, mais aussi les continuités, ce que l'on pourrait appeler l'« âme russe ». Il ne faut pas s'attendre ici à de longs développements et de profondes analyses. Il s'agit plutôt pour l'auteure de faire émerger par le recours à l'anecdote une spécificité, un trait original. Le ton de confiance se rapproche de celui d'une Josée Blanchette du *Devoir*, mais les sujets tendent plutôt vers la politique : « Patriotisme », « Idée russe », « Liquidité »... même ceux répertoriés sous les titres « Eau chaude », « Bol de soupe » ou « Saint saucisson ». Jamais grave, Metelizza parle par exemple des coupures d'eau chaude qui ont lieu chaque été pendant un mois, et qui poussent les habitants de Moscou à des excès de débrouillardise qui frisent le comique. C'est avec le même humour un tantinet moqueur qu'elle évoque les queues à l'aéroport ou l'amour des Russes pour leur bol de soupe et le hareng salé. Certaines chroniques sont



plus savoureuses et mieux structurées que d'autres ; l'on a dû composer avec la contrainte de l'abécédaire, ce qui a peut-être obligé l'éditeur à faire des choix moins opportuns (« Yaourt ou crème fraîche », « Zèbre ou de l'authenticité »). L'ensemble se lit cependant avec plaisir, même si l'on n'est pas familier avec l'histoire de la Russie.

Judy Quinn

Éric Fottorino
QUESTIONS À MON PÈRE

Gallimard, Paris, 2010, 201 p. ; 29,95 \$

Auteur de plusieurs romans et longtemps journaliste au quotidien *Le Monde*, Éric Fottorino publiait en 2009 *L'homme qui m'aimait tout bas*, un récit autobiographique à la mémoire de son père adoptif qui s'est donné la mort en 2008. Éric Fottorino y traçait le portrait d'un homme à la fois discret, voire pudique, et exubérant, débordant de vie. Le titre du livre résumait bien l'homme, le père qui apprend au fils à célébrer la vie, à apprécier chaque instant. Sur le mode de l'introspection affective, qui ne versait à aucun moment dans l'apitoiement, le récit se présentait comme une réflexion sur la vie, sur la filiation, sur le suicide et les questions qu'un tel acte suscite chez les survivants.

Questions à mon père s'adresse cette fois au père biologique et, comme son

titre l'illustre, se décline sur le mode interrogatif : pourquoi ? qui ? quand ? comment ? Toutes questions que le fils a longtemps ignorées, refoulées, les réponses ne pouvant à ses yeux ni changer ni racheter le passé. Jusqu'à ce que survienne la mort de Michel, le père qui *aimait tout bas*, celui dont la mort préfigurerait les retrouvailles avec le second, celui qui se taisait, qui s'était tenu éloigné avant que la maladie ne l'emporte à son tour. Des échanges de courrier et des rencontres s'ensuivent entre les deux hommes tandis que le fils remonte le cours des années, découvre une autre filiation, une autre famille. Peu à peu, il apprend à connaître l'homme qui se nomme Maurice Maman, gynécologue et chef clinicien, père de famille, Juif errant de Rabat, d'abord venu en France pour y étudier avant qu'il ne rencontre la jeune fille qui deviendrait sa mère. La suite ressemble à toutes les histoires d'amour lorsqu'on a vingt ans, jusqu'à ce que la jeune fille, encore mineure, tombe enceinte et que la famille refuse qu'elle épouse un Juif.

Ce second récit se présente tout à la fois sous la forme de brefs échanges épistolaires, voire d'élan poétiques, et d'une enquête qui remonte le fil du temps, lève le voile sur certains pans de l'histoire familiale, et celle de la France dans les années qui ont suivi la fin de l'époque coloniale qu'on eût sans doute préféré garder secrets. L'humour qu'y dis-

tille Fottorino, qui découvre une culture qui lui est à la fois étrangère et familière, nous préserve à nouveau de verser dans les bons sentiments, dans l'inutile recherche de coupables. Les rencontres avec Maurice interpellent d'abord le journaliste, puis le fils qui devra à nouveau faire le deuil d'un père. Entre la première et la dernière phrase de ce récit, l'écrivain cherchera à donner libre cours aux sentiments qui l'habitent, à jeter un pont entre la vie et la mort de ces hommes qui ont façonné son propre parcours.

Jean-Paul Beaumier

Sous la dir. d'Esther Trépanier
FEMMES ARTISTES

DU XXe SIÈCLE AU QUÉBEC

Musée national des beaux-arts du Québec/Publications du Québec, Québec, 2010, 287 p. ; 49,95 \$

Les expositions sont éphémères mais les catalogues qui les accompagnent sont permanents et c'est là, véritablement, que se révèle leur valeur de documents. Dans le cas des deux expositions du Musée national des beaux-arts du Québec consacrées aux femmes artistes au Québec, le catalogue apparaît d'autant plus important que peu d'ouvrages leur ont été consacrés.

S'il est vrai qu'il existe des femmes artistes dans le monde depuis le XVI^e siècle, qui a vu naître la notion d'artiste, leurs œuvres, considérées mineures, étaient jugées sans intérêt. Même lorsque plus tard, devenues professionnelles, elles appartenaient à l'un ou à l'autre mouvement, elles restaient à l'ombre de leurs contemporains masculins. Au Québec, combien savent que près de la moitié des signataires du *Refus global* étaient des femmes ? Aujourd'hui encore, si quelques batailles ont été gagnées, la guerre n'est pas finie. Et pour cela aussi, le catalogue apparaît de toute importance.

L'un des problèmes qui subsistent est qu'aux femmes on attribue certains genres. Cette idée selon laquelle il existe un art typiquement féminin est ici interrogée.

Catherine Mavrikakis

Certains vont sourciller devant l'appellation « e-carnet », que l'auteure a préférée à celle de « cyber-carnet » ou de « carnet virtuel ». Voilà peut-être le seul grief (si c'en est vraiment un) que l'on peut formuler à propos de *L'éternité en accéléré*, car Catherine Mavrikakis s'y révèle, une fois de plus, comme l'une des plumes les plus séduisantes de la littérature québécoise actuelle.

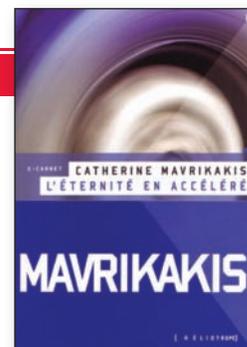
L'éternité en accéléré regroupe une cinquantaine de textes diffusés à la petite semaine sur le blogue de l'auteure. Pour bon nombre de ces essais, tous brefs (aucun n'excède huit pages), Mavrikakis propose un complément de lecture au somptueux *Ciel de Bay City*. L'universitaire montréalaise fournit en effet divers éclaircissements sur l'inspiration autobiographique de son roman de 2008 : la vie à Bay City dans les années 1960 et 1970, le quotidien d'une fille d'immigrants européens qui ont fui la guerre, le motif spatial du *basement* ou le K-Mart à « enseigne tricolore »... On trouve aussi un vibrant portrait du père, figure pâlotte dans *Le ciel de Bay City*. Bref, Mavrikakis a mis beaucoup d'elle-même dans les pages de cet « e-carnet ».

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu *Le ciel de Bay City* pour prendre plaisir à ce livre. Mavrikakis y aborde une foule de sujets : la mort, évidemment, car il s'agit de son thème de prédilection (elle réagit au décès de Michael Jackson, de Jörg Haider, de Michel Desrochers, d'Hervé Guibert, de JFK...), de même qu'une variété de sujets plus légers, tels le snobisme, la psychanalyse, Dirk Bogarde, le courrier postal, Facebook ou l'obésité. Mavrikakis a le regard ancré dans la réalité culturelle et politique de l'Amérique d'aujourd'hui. Se montrant parfois plus superficielle à dessein (mais non moins savoureusement), comme lorsqu'elle suggère que Michelle Obama se réclame (peut-être inconsciemment) de Jackie Kennedy, elle sait aussi faire preuve d'une troublante profondeur. C'est le cas dans trois réflexions qui sont à signaler : l'une sur le type social de la « fille du père », dont Mavrikakis propose une analyse tout en finesse ; une autre aux lisières de la philosophie sur le deuil que chacun de nous doit faire du « non-advenu » dans nos vies, ainsi qu'un portrait croisé d'Henry Molaison (l'homme sans mémoire) et de Brad Williams (l'homme qui n'oubliait rien). Comme on le dit sur Facebook : « J'aime ».

Patrick Bergeron

Catherine Mavrikakis *L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ* E-CARNET

Héliotrope, Montréal, 2010, 283 p. ; 24,95 \$



L'archétype est masculin et on entendra dire de certaines qu'elles « peignent comme un homme ». Au Canada, apprend-on, beaucoup de femmes qui pratiquaient les arts révélaient ainsi le niveau de leur éducation et rares étaient les femmes mariées qui faisaient carrière dans les arts, ce qui indiquerait une incompatibilité entre leur rôle d'artiste et celui d'épouse et de mère.

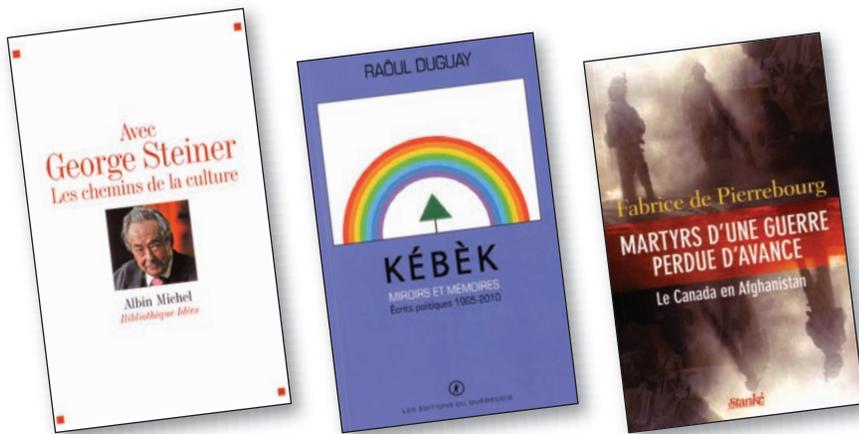
La situation des femmes artistes au Québec a évolué lentement mais a connu des changements notoires avec l'intérêt qu'elles ont manifesté pour la modernité et aussi avec l'engagement de certaines dans le féminisme. Entrant dans cette modernité, elles ont profité de l'ouverture entre les différentes disciplines et du

développement de formes nouvelles d'expression. Ainsi elles ont pu entreprendre des recherches formelles au même titre que leurs contemporains masculins. Et si l'art créé dans l'effervescence du féminisme est vu comme féminin, c'est qu'à travers leurs créations les femmes ont osé y exposer leurs expériences, leur condition et leurs réalités.

Cette évolution est étudiée minutieusement à travers deux textes importants, l'un d'Esther Trépanier, directrice générale du Musée national des beaux-arts du Québec, et l'autre de Pierre Landry, actuel conservateur d'art contemporain au Musée. Le premier considère cette évolution dans

le cadre de conditions anesthésiques (culturelles, linguistiques, sociales...) de la première moitié du XX^e siècle dans le milieu québécois, ou plus largement canadien, et l'autre parle du contexte des dernières années du siècle avec tout ce qu'elles comportent de changements dans les pratiques artistiques. On note aussi le rôle accru de femmes dans le milieu artistique à titre d'artistes, certes, mais aussi à titre de critiques, de galeristes et de commissaires d'expositions. Suivent les notices biographiques des femmes dont les œuvres marquantes ont été présentées dans l'une ou l'autre des expositions.

Gérald Alexis ►



Collectif

**AVEC GEORGE STEINER
LES CHEMINS DE LA CULTURE**

Albin Michel, Paris, 2010, 253 p. ; 33,95 \$

Georges Steiner est un homme de savoir et de culture. Auteur de plus d'une trentaine d'essais, ce penseur a orienté la majeure partie de sa réflexion autour de la culture, de sa découverte à son enseignement. Tant et si bien qu'au fil du temps, nombreux ont été celles et ceux qui ont été touchés autant par son érudition que par sa pensée humaniste.

En juin 2009, il était l'invité d'honneur à un colloque intitulé « George Steiner, philosophe de la culture et de la transmission » qui s'est déroulé à l'Université de Nantes, et dont l'objectif était de « rendre hommage au penseur, au savant et à l'humaniste ». Organisée avec la rigueur d'un colloque universitaire, cette rencontre fut surtout l'occasion, selon un des participants, « d'accorder un temps à la rêverie esthétique et culturelle, rêverie savante mais fermée aux excès de l'érudition, qui anime l'œuvre de George Steiner ».

Ils seront douze, des professeurs et des chercheurs pour la plupart, à souligner l'importance de l'œuvre de Steiner. Pour ce faire, ils prennent appui sur un ou plusieurs de ses livres et effectuent une réflexion non seulement autour du pro-

pos des livres mais sur l'esprit de leur auteur. Le collectif s'ouvre sur un texte de Steiner, où le penseur imagine la rencontre entre un musicien, un mathématicien et un poète, chacun démontrant que son langage est universel. Les articles qui suivent se donnent à lire comme autant de dialogues entre penseurs d'hier et d'aujourd'hui.

Ce livre, qui constitue surtout un hommage à Steiner, laissera sans doute les amoureux du philosophe et essayiste sur leur faim mais il saura sans doute satisfaire les exigences des chercheurs universitaires, surtout ceux de l'Hexagone.

Manouane Beauchamp

Raoul Duguay

**KÉBÈK
MIROIRS ET MÉMOIRES, ÉCRITS
POLITIQUES 1965-2010**

Du Québécois, Drummondville, 2010, 367 p. ; 29,95 \$

Ce volume est constitué de « textes-miroirs » sous forme de poèmes, de chansons, d'essais, de conférences et de discours qui se répondent les uns les autres car axés sur le même désir de nous sortir de notre torpeur... Fondateur et héritier de la contre-culture québécoise des années 1960 et 1970, Raoul Duguay nous offre une pensée tout en mosaïques,

dépassant largement le cadre restreint de la pensée dite « unique » et alliant art poétique, critique sociale, perspectives politiques et écologiques. Une pensée dont le but est de retrouver l'humain en chacun de nous et notre plus vaste histoire en nous libérant de nos peurs paralysantes.

C'est la liberté nécessaire à toute forme d'émancipation, de dépassement – sinon de transfiguration – de nos aliénations qui apparaît comme le fondement de cette quête poétique, nous portant véritablement par-delà nos stupides enjeux économiques, politiques, idéologiques et autres. C'est dire que notre histoire, notre culture particulière, notre destin comme peuple n'ont pas à être condamnés à la bêtise ignorante constamment dénoncée par ce poète, par une poésie, une parole amorçant avec fougue une aventure humaine inédite. Duguay dit, chante : « Je rêve toujours d'une Terre plus humaine / Qui sera encore là dans mille ans / Je rêve toujours d'une Terre plus humaine / Qui rendra heureux ses enfants ». Plus encore : « [...] il n'est plus permis de mourir en ce / pays-livre-ouvert-à-pages-blanches-d'histoire » ... et il n'en tient qu'à nous d'imaginer la *suite du monde*.

Gilles Côté

**Fabrice de Pierrebouurg
MARTYRS D'UNE GUERRE
PERDUE D'AVANCE**

LE CANADA EN AFGHANISTAN
Stanké, Montréal, 2010, 271 p. ; 24,95 \$

Le bilan de la participation canadienne à la guerre en Afghanistan est peu reluisant : plus de 150 militaires tués et un millier de blessés, parfois très gravement. D'autres sont victimes du syndrome de stress post-traumatique, « cette mort psychologique », et vont parfois jusqu'à s'enlever la vie. De plus, vingt milliards de dollars ont été engloutis dans l'aventure, pas toujours de la façon la plus productive...

Fabrice de Pierrebouurg est auteur et journaliste d'enquête à *La Presse*. Il a partagé à deux reprises le quotidien des soldats canadiens déployés en Afghanistan. Cela fait de lui un témoin privilégié des conditions dans lesquelles nos militaires

Histoire de la presse à Montréal

On réédite aujourd'hui sous le titre générique de *La Gazette littéraire de Montréal* le deuxième périodique à voir le jour au Québec. Ses deux fondateurs français, le rédacteur Valentin Jautard et l'imprimeur Fleury Mesplet, s'étaient donné la « double mission didactique » de « favoriser l'instruction » des Canadiens et de « développer l[eur] esprit critique », ce, en mettant à profit l'*utile dulci* d'Horace. Mais leur adhésion à la philosophie des Lumières, leur critique de l'ordre social, leur remise en cause de l'enseignement du Collège de Montréal et leur intervention dans l'administration de la justice déplurent au gouverneur Frederick Haldimand, qui, sous la pression du juge René-Ovide Hertel de Rouville et du supérieur des sulpiciens, Étienne Montgolfier, supprima le journal et emprisonna ses animateurs.

La Gazette littéraire de Montréal n'avait pourtant pas un contenu très subversif. Ses 574 textes offrent plutôt un large éventail de sujets, hormis les matières politiques et religieuses, volontairement écartées : on y trouve des maximes et des sentences, des réflexions morales, scientifiques et juridiques, des poèmes de différente nature (hommages, élégies, sonnets, chansons...), des fables et des contes, des leçons d'orthographe, de grammaire et de versification, des questions d'arithmétique, de géométrie et de géographie, des anecdotes, des jeux littéraires versifiés, sous forme d'« énigmes » et de « logoglyphes », des « avertissements » (annonces), des discussions sur l'éducation, la mode féminine, les différences climatiques, le plagiat, la loi naturelle, le savoir-vivre... Suivant la mode européenne du journalisme littéraire de l'époque, les auteurs, masculins pour la plupart, écrivent alors sous l'anonymat ou le pseudonymat. Les nombreux articles que Valentin Jautard publie pour sa part sous le couvert du « Spectateur tranquille » répondent souvent à des contradicteurs, qu'ils soient réels ou fictifs. Les polémiques sont d'ailleurs fréquentes, notamment autour de ce qu'il est convenu d'appeler l'« Affaire 'Zélim' » et de l'éphémère Académie de Montréal, née pour défendre le controversé Voltaire. Le ton varie du badin au sérieux, de l'encensement à la dénonciation, de la critique humoristique à l'attaque cinglante.

Les éditeurs ont procédé à différentes uniformisations typographiques et corrigé les « coquilles évidentes » et les « fautes flagrantes ». « Par souci de témoigner de l'état de la langue française à la fin du XVIII^e siècle », ils n'ont cependant « modernisé ni la grammaire, ni l'orthographe des mots ». Il faut souligner ici avec insistance la richesse de l'appareil critique qui accompagne cette réédition : la justesse et la finesse de l'introduction de Nova Doyon, de même que l'ampleur et la précision des annotations de Jacques Cotnam et de Pierre Hébert font de cette publication désormais incontournable un document d'une rarissime qualité, qu'une quantité relativement peu élevée d'anomalies, eu égard aux multiples difficultés inhérentes au projet, ne réussit pas à ternir.

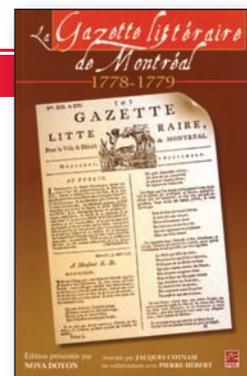
Jean-Guy Hudon

Édition de Nova Doyon avec la collaboration de Jacques Cotnam et de Pierre Hébert

LA GAZETTE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

1778-1779

Presses de l'Université Laval, Québec, 2010, 977 p. ; 49,95 \$



doivent combattre. Il a pu recueillir leurs états d'âme sur le terrain, jusque dans les bases opérationnelles avancées (BOA) où il s'est rendu, à ses risques et périls. Car ce sont les soldats affectés à ces bases qui sont les plus exposés aux attaques des talibans. Ils y sont parfois assaillis, mais le plus souvent, ils sont victimes des engins explosifs dissimulés le long du trajet entre ces camps et la base principale de la coalition établie autour de l'aérodrome de Kandahar et connue sous l'acronyme KAF (Kandahar Air

Field). À cause de l'écart entre les risques courus, les soldats des BOA manifestent une certaine rancœur à l'endroit de leurs collègues de la KAF, qu'ils appellent les « Kafards ». Il est vrai que le risque principal qui menace ces derniers sont les tirs de roquettes des talibans, qui manquent de précision et font rarement des victimes. Pourtant, tous s'entendent pour se sentir isolés, oubliés, sacrifiés. Devant les exemples de gaspillage et de gestion déficiente, on ne peut que leur donner raison. Le cas des redoutables chars Leopard 2

croupissant pendant des mois dans un entrepôt de Montréal alors qu'ils auraient été si utiles sur le terrain en est une illustration éloquentte.

Par ailleurs, le peu de progrès réalisé en ce qui concerne les droits des femmes, l'accès des fillettes à l'école et le contrôle des talibans sur bien des aspects de la vie des Afghans concourt à répandre le pessimisme et le cynisme au sein des troupes canadiennes. Le retrait total, en 2011, ne déplaira sans doute pas à la majorité d'entre eux.

Gaétan Bélanger ►



**Dominique Bourg
et Kerry Whiteside**
VERS UNE DÉMOCRATIE ÉCOLOGIQUE
LE CITOYEN, LE SAVANT ET LE POLITIQUE
Seuil, Paris, 2010, 103 p. ; 21,95 \$

Le livre écrit par Dominique Bourg et Kerry Whiteside nous propose une réflexion sur les liens qui unissent la politique et l'écologie aujourd'hui. Il s'est agi ainsi de chercher à savoir si les démocraties libérales permettent d'apporter une réponse appropriée au « défi écologique ». Si la solution proposée par les auteurs en laissera plus d'un songeur, il faut toutefois convenir que cet ouvrage a l'insigne mérite de nous amener, dans un langage toujours clair et précis, à envisager une problématique capitale pour l'avenir.

Dans sa célèbre conférence « De la

liberté des anciens comparée à celle des modernes », Benjamin Constant a voulu montrer que seul le gouvernement représentatif convient à la situation des modernes. Alors que les anciens estimaient que la liberté se trouve dans la *participation* à la vie civique, les modernes, pour leur part, envisagent d'abord celle-ci comme étant la possibilité de jouir sans entrave de leur *indépendance*. Dès lors, ces derniers ont été conduits à confier la gestion du politique à des représentants de manière à pouvoir se consacrer à leurs affaires. Voilà pourquoi la représentation vise à défendre les intérêts actuels des individus qui composent les sociétés humaines.

Les auteurs du petit essai *Vers une démocratie écologique* estiment cependant que ce type de régime politique, en raison même de ses principes, n'offre pas de

solution véritable au défi écologique. En effet, le gouvernement représentatif, dont la finalité première est l'administration des intérêts présents, ne peut assumer nos devoirs envers tous ces vivants qui sont, pourrions-nous dire, sans intérêt. Ni les générations futures ni les bêtes, et encore moins les forêts, ne votent et nul n'est tenu de les représenter dans nos délibérations.

Pour toutes ces raisons, et d'autres encore mentionnées dans l'ouvrage, il semble que nous n'ayons d'autre choix que d'inventer de nouvelles institutions afin d'établir les bases d'une « démocratie écologique ». Les auteurs proposent notamment de modifier nos Constitutions afin d'y inclure des prescriptions relatives aux « biens publics mondiaux environnementaux », d'instituer une « académie du futur » qui aurait pour fonction de conseiller les gouvernants et de fonder un nouveau sénat qui veillerait au respect de nos devoirs envers la nature.

Nul doute que l'essai de Bourg et de Whiteside ne constitue une réflexion non seulement utile aujourd'hui, mais plus encore nécessaire. Il reste à savoir si une telle « biopolitique » suffit pour répondre au défi que pose le respect de notre environnement naturel, car que vaut, en démocratie, une loi si elle ne s'enracine pas dans l'esprit du souverain, c'est-à-dire le peuple ? Or, à constater avec quelle irrépressible passion celui-ci s'abandonne aujourd'hui à la surconsommation, il y a lieu de s'interroger sur la possibilité d'instituer une pareille politique.

Daniel D. Jacques

LES ÉDITIONS
GID

à découvrir

un roman
HUGUETTE POITRAS
LE PAVOT BLEU

des fables
PIERRE SIMARD
LA TULIPE ET
LE JARDINIER
ET 150 AUTRES FABLES

des nouvelles
NORA ATALLA
ALIX RENAUD
TRAVERSES
contes et nouvelles

une famille
Jean-Glaude Turcotte
Au fil des saisons
chez Germaine

TÉL. : 418 877-3110 — editions@gidweb.com — leseditionsqid.com

Céline face à la critique

Je n'ai pas lu les fameuses *Bagatelles* céliniennes, et j'ignore si je les lirai un jour. Autre chose à lire. Mais le bouquin d'André Derval m'a littéralement passionné, enthousiasmé, fait pas mal réfléchir, rire aussi, jaune ou noir. C'est qu'ils écrivaient bien tous ceux (et celle : une femme seulement parmi les quelque 60 critiques) qui prirent la défense, soit de l'auteur, soit de l'œuvre, ou qui les attaquèrent au cours de cette année 1938, quand paraissait le pamphlet et qu'approchait à grandes enjambées cette guerre que vous savez. On a là réuni un éventail captivant de tout ce qui pouvait s'écrire à droite et à gauche, l'extrême de chaque pôle. On pastiche Céline ou on le cite du bout des doigts, presque toujours les trois ou quatre mêmes extraits (tirés d'une brique qui faisait ses quatre cents pages !), on observe qu'il écrit trop génialement pour s'abaisser à pareil délire : Céline voyait du Juif partout, de Montaigne à Racine, de Giraudoux à Mauriac ! Ou, au contraire, on juge sa prose et ses envolées lyrico-antisémites de mauvais goût, on le prend au sérieux (Lucien Rebatet) ou on flaire la fanfaronnade (Gide), on ressort Dreyfus et son procès, Drumont et sa *France juive*, Bernanos et ses *Grands cimetières*, Hitler et son *Mein Kampf* aussi. Bref, tout un climat intellectuel et politique se reconfigure au fil de ces comptes rendus, certains brefs, certains de véritables petites études (Heinz Herz, Gonzague Truc). Quel plaisir de lire la merveilleuse plume de Robert Poulet, celles des Robert Brasillach, Jacques Spitz, Victor Serge et Léon Daudet, une collection d'écrivains à découvrir ou redécouvrir, tout ça excellemment introduit et annoté par Derval. Un vrai régal, une rigolade, l'émotion ou le frisson en prime.



ÉCRITURE

Patrick Guay

André Derval

L'ACCUEIL CRITIQUE DE BAGATELLES POUR UN MASSACRE

Écriture, Paris, 2010, 299 p. ; 34,95 \$

Jean O'Neil

BISOUS

Libre Expression, Montréal, 2010,
276 p. ; 27,95 \$

Au fil des années, Jean O'Neil nous a servi de guide. De Stornoway à l'Isle-aux-Grues en passant par Oka, le Saguenay, Lanau-dièrre, la Montérégie ou l'île d'Orléans, ses croquis uniques nous ont fait redécouvrir différents coins du Québec. Avec ce tout nouvel ouvrage, le vingt-huitième sans compter les nombreux collectifs auxquels il a participé, il nous entraîne cette fois non pas dans l'espace mais plutôt dans le temps. Voilà qu'il nous offre tout un collier de récits pour combler une année entière, un peu à la manière d'un almanach, auquel ce prolifique écrivain voue une passion de jeunesse.

Et que se passe-t-il dans une année selon Jean O'Neil ? Que faut-il faire ? Quels lieux visiter ? Quelles activités choisir ? Sur quoi s'attarder pour traverser les saisons ?

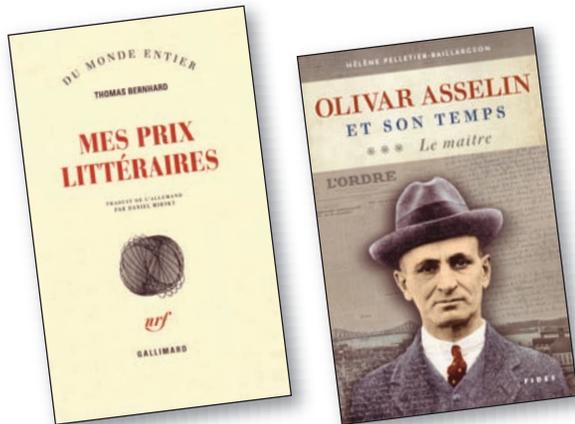
D'abord et avant tout, une seule obligation : ne pas répondre au téléphone. Le répondeur se chargera d'enregistrer les messages des uns et des autres et, surtout, de transmettre les étonnants alibis de l'auteur. Comme, par exemple : « La canicule est un temps de chien, et comme il fait trop chaud pour répondre au téléphone, les chiens restent couchés à l'ombre, sur le dos, un verre de limonade sur le nombril. Si on leur laisse un message au son du top, ils rappellent à la tombée de la nuit. Surtout les soirs de pleine lune ».

Et ensuite ? Eh bien ! Il s'agit, par un ciel dégagé de janvier, d'admirer les Quadrantides, véritable bouquet d'étoiles filantes aussi abondantes que les Géménides en décembre et les Perséides en août. D'écouter l'eau chanter dans les fossés ou valser sur l'air du « Beau Danube bleu » en mars ou pourquoi pas de faire un pique-nique avec les enfants sur le pain de sucre de la chute Montmorency. D'attraper d'innocentes

couleuvres en juin. Ou de relire Alfred Desrochers en août et William Shakespeare en octobre.

Et puis encore ? Se rappeler que Jean-Sébastien Bach, dont l'auteur se plaît à chanter à tue-tête la cantate « Jesu bleibet meine Freude », « Jésus que ma joie demeure », est né un 31 mars alors qu'un certain Conrad Kirouac est, lui, né un 3 avril 1885 à Kingsey Falls avant de devenir ce frère Marie-Victorin qui « par sa *Flore laurentienne* parue en 1935, [...] a présenté une réalité québécoise au reste du monde, ce que le reste du monde est encore loin d'avoir rendu au Québec ». Célébrer, le 16 décembre, l'anniversaire de naissance de Catherine d'Aragon, première infortunée épouse d'Henri VIII qui s'est acharné à la répudier en toute impunité afin d'épouser Anne Boleyn dont il espérait un héritier mâle pour la couronne d'Angleterre, ou celui du génial compositeur allemand Ludwig van Beethoven ou encore celui de... Jean O'Neil !

Thomas Bernhard, biographie, la culture de l'argent



Bref, douze perles tout en finesse veinées de fantaisie et d'une touche d'humour qui donnent l'envie de prendre son temps et d'apprécier les mille et un petits bonheurs toujours à notre portée. Du grand O'Neil !

Linda Amyot

Thomas Bernhard MES PRIX LITTÉRAIRES

Trad. de l'allemand par Daniel Mirsky
Gallimard, Paris, 2010, 162 p. ; 19,95 \$

Pour l'amateur de prose bernhardienne, l'écrit posthume *Mes prix littéraires* est du bonbon. Du bonbon acidulé... pour ne pas dire empoisonné, mais c'est ce qui en fait le charme. L'éditeur, Gallimard, parle même de la sortie de ce livre comme d'un « événement » – on se demande d'ailleurs pourquoi il a fallu attendre vingt ans avant d'y goûter... *Mes prix littéraires* de Thomas Bernhard (1931-1989) contient sept textes qui racontent les circonstances entourant la réception d'autant de prix, auxquels s'ajoutent, selon ce qu'aurait souhaité l'auteur, trois discours de remise de prix et une lettre de démission de l'Académie de langue et littérature de Darmstadt. L'ouvrage, en plus d'être en soi un très bon moment de lecture et de dévoiler

comme jamais l'homme, vient éclairer une part importante de l'œuvre du romancier et auteur dramatique : les rapports ambigus de ce dernier avec l'État autrichien. Dans les sept premiers textes, rédigés vers 1979-1980, c'est-à-dire jusqu'à une trentaine d'années après la réception des prix, Bernhard tente de s'expliquer sur les raisons qui l'ont poussé à accepter ces honneurs alors qu'il a littéralement craché sur son pays et son institution littéraire dans la plupart de ses livres. Il évoque les soucis matériels que vient régler l'attribution de bourses, mais il y a aussi, de façon sous-jacente, un besoin de reconnaissance. Un besoin de reconnaissance chaque fois déçu : ou bien il est la dernière personne accueillie après tout le gratin culturel lors de la cérémonie donnée en son honneur, ou bien l'on se trompe de nom et de biographie en le présentant. On comprend, en lisant les discours de réception, pourquoi tel ministre a pu quitter en colère la tribune d'honneur ou pourquoi tel comité a annulé la cérémonie de remise en comprenant à qui il avait réellement affaire. Des textes incisifs, parfois touchants, qui nous ramènent à la question encore irrésolue de l'indépendance de l'écrivain subventionné par l'État.

Judy Quinn

Hélène Pelletier-Baillargeon OLIVAR ASSELIN ET SON TEMPS T. III, LE MAÎTRE

Fides, Montréal, 2010, 415 p. ; 34,95 \$

Couvrant les ultimes décennies du parcours d'Olivar Asselin, ce troisième tome de sa biographie livre du pamphlétaire une image quelque peu assagie. Hélène Pelletier-Baillargeon, fidèle à sa rigueur et à un sens avéré de la mesure, loue l'élégance de l'écriture d'Asselin sans occulter les outrances de ses jugements. Asselin fut l'une des plus magnifiques plumes d'un Québec qui n'en comptait guère, mais il fut aussi, par entêtement décevant, un farouche opposant au vote des femmes et à toute sécurité sociale contrôlée par l'État.

Sans verser dans le misérabilisme, la biographe décrit la pauvreté qui, sa vie durant, tortura Asselin. Certes, il commit des impairs, mais il fut surtout brimé par un cléricisme vindicatif et intolérant. Revenu pendant la guerre à la foi et à la pratique religieuse, Asselin ne réclamait pourtant rien de plus que le droit pour le citoyen d'apprécier librement les questions de nature civile. Privé de tribune par des clercs de haut vol, comme le cardinal Villeneuve et Mgr Camille Roy, Asselin mourut dans un dénuement qui fait honte : « Ce sont les autorités militaires américaines qui défrayeront le coût des funérailles, Asselin n'ayant laissé derrière lui que des dettes... » Asselin était major dans l'armée canadienne, mais il avait servi, « du printemps 1898 à l'automne 1899, sous les drapeaux des *First Rhode Island Volunteers* engagés dans la guerre hispano-cubaine »...

À juste titre, la biographe évoque les textes pénétrants rédigés dans un français meurtrièrément clair par ce journaliste qui ne laisse aucun livre. Dans l'un de ces écrits majeurs, « Sir Wilfrid Laurier », Asselin explique, en s'appuyant sur Papineau, que le Québec français descend une pente savonneuse depuis que ses dirigeants l'ont logé sous un toit confédéral où jamais plus le fait français n'aura le poids d'une majorité. Aujourd'hui, on fait d'Asselin un visionnaire. De portée

comparable, les propos d'Asselin au sujet du roman de Lionel Groulx (*L'appel de la race*) le montrent maître de la langue et connaisseur de la sociologie.

Humilié de devoir négocier avec Taschereau la direction du journal libéral *Le Canada*, mais traité comme un maître par une superbe phalange de journalistes, Asselin reçoit ici, grâce à Hélène Pelletier-Baillargeon et par-dessus la tête d'une société et d'un clergé qui l'ont mal traité, l'hommage attendu.

Laurent Laplante



André Schiffrin

L'ARGENT ET LES MOTS

Trad. de l'anglais par **Éric Hazan**

La fabrique, Paris, 2010, 103 p. ; 22,95 \$

Quel fut à mon avis l'un des livres les plus intéressants de 2010 ? Assurément *L'argent et les mots* d'André Schiffrin. L'auteur y poursuit sa réflexion éclairée amorcée il y a dix ans sur la diffusion de la culture, la gouvernance et les idées. Il nous fait comprendre ce qui distingue par exemple une librairie avec un bon fonds d'une boutique de livres généraliste. Par ailleurs, sa critique de la publicité est mordante et subtile : « [...] la publicité, loin de garantir la liberté des contenus, est en fait un impôt privé que les consommateurs payent indirectement [...] ; nous payons pour la publicité chaque fois que nous achetons un produit ».

L'éditeur américain André Schiffrin est assurément l'observateur le plus perspicace de la manière dont les idées et les

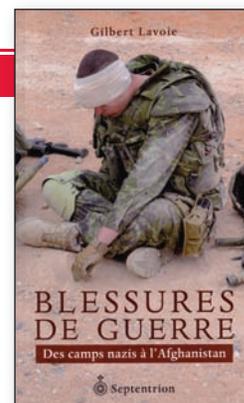
Guerre et traumatismes

Gilbert Lavoie est chroniqueur politique au quotidien *Le Soleil*. Dans son essai, *Blessures de guerre, Des camps nazis à l'Afghanistan*, il veut faire comprendre les traumatismes, tant psychologiques que physiques, vécus par de nombreux soldats canadiens, à la suite de leurs expériences éprouvantes en situation de combat. D'abord, il présente le témoignage de Gilles Lamontagne, qui est bien connu pour avoir été maire de Québec, ministre de la Défense nationale à Ottawa et lieutenant-gouverneur du Québec. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, au retour d'une mission de bombardement en Allemagne, l'avion piloté par le capitaine Lamontagne a été abattu alors qu'il survolait la Hollande. Capturé par les Allemands, Lamontagne a passé le reste de la guerre dans les camps de prisonniers. Là-bas, il a dû faire face, jour après jour, au désœuvrement, au manque d'hygiène, à la malnutrition et à la peur. Il a également été témoin de la mort de certains de ses camarades de détention. Il est resté marqué par ces événements au point que même aujourd'hui, plus de 65 ans plus tard, il a encore de la difficulté à ressasser ces vieux souvenirs.

Monsieur Lamontagne est bien placé pour comprendre ce qu'ont vécu et vivent les soldats canadiens de retour de Bosnie et d'Afghanistan. Il sait que les blessures psychologiques, tout comme les blessures physiques, peuvent provoquer de graves dommages. C'est pourquoi il s'implique dans certaines activités reliées à la lutte contre les séquelles dues aux blessures de guerre et au syndrome de stress post-traumatique. D'autres vétérans des interventions militaires du Canada participent aussi à un programme d'entraide pour les pairs. Le besoin d'un tel service est apparu lors de la pénible expérience du Rwanda. Il a été renforcé par le conflit dans l'ex-Yougoslavie et par la mission en Afghanistan. Pourtant, malgré la bonne volonté et les efforts déployés par les membres du service de soutien, les militaires et ex-militaires doivent trop souvent faire face à la lourdeur administrative et n'ont pas toujours accès à l'aide dont ils ont désespérément besoin. Cela a parfois des conséquences dramatiques.

Gilbert Lavoie lance un appel aux politiciens pour que les soldats reçoivent enfin le support qu'ils méritent.

Gaétan Bélanger



Gilbert Lavoie

BLESSURES DE GUERRE

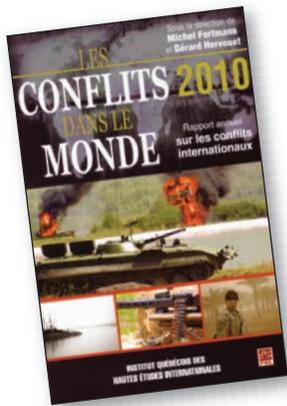
DES CAMPS NAZIS À L'AFGHANISTAN

Septentrion, Québec, 2010, 154 p. ; 16,95 \$

livres sont diffusés dans l'espace public. L'auteur – qui fut longtemps éditeur indépendant pour Pantheon Books et The New Press – examine successivement comment circulent les livres, les films, les journaux, les idées nouvelles, et s'inquiète de la concentration des médias, et des sources d'information, en fait de moins

en moins diversifiées, pouvant diffuser la culture sous toutes ses formes. Il conclut par des propos inquiets sur Google et sur le livre électronique vendu par le géant Amazon, qui changeront significativement notre manière d'avoir accès à la culture en général et à notre culture nationale en particulier.

conflits, géopolitique, récit de voyage



Un livre intelligent ne se distingue pas seulement par son propos, mais surtout par l'angle d'analyse que son auteur utilise pour cerner son sujet. Pour André Schiffrin, on tue la culture à trop vouloir la rentabiliser ; on ne peut pas vivre que de best-sellers. Mais l'auteur ne fait pas que dénoncer la surexploitation de certaines œuvres populaires (comme *Harry Potter*, souvent vendu à perte dans les grandes surfaces) au détriment de celles laissées dans l'ombre mais non moins importantes ; il décrit des modèles éditoriaux exemplaires de diffusion de la culture, notamment la France et surtout la Norvège, où les salles de cinéma appartiennent majoritairement aux municipalités, ce qui maintient un impératif culturel et éducatif. Tout un chapitre porte spécifiquement sur la vivacité des petits éditeurs, qui donnent une véritable couleur au monde des livres, qui demeure trop souvent hanté par l'obsession de la rentabilité.

Sans en avoir le nom, *L'argent et les mots* est comme un rapport ou un bilan des politiques culturelles qui compare les expériences – et les échecs – survenus aux États-Unis, en Europe et ailleurs.

Yves Laberge

Sous la dir. de Michel Fortmann
et Gérard Hervouet
LES CONFLITS DANS LE MONDE 2010
RAPPORT ANNUEL SUR
LES CONFLITS INTERNATIONAUX
Presses de l'Université Laval, Québec, 2010,
247 p. ; 29,95 \$

Encore cette année, l'Institut québécois des hautes études internationales publie, dans la collection « Études stratégiques et militaires », le rapport *Les conflits dans le monde*. Comme par le passé, cet ouvrage regroupe des articles rédigés par plusieurs universitaires spécialistes de la politique internationale. La nouvelle édition propose une rétrospective de l'année 2009-2010 qui « peut susciter, en égale mesure, l'espoir et le scepticisme ». Espoir en partie dû à la politique étrangère du président Obama, « [a]ssisté de façon extrêmement compétente par Hillary Clinton, [...] qui occupe le poste de secrétaire d'État ». Mais la bonne volonté s'est « rapidement heurtée aux dures réalités de la vie internationale », notamment en ce qui concerne les dossiers chauds de l'Irak, de l'Afghanistan, du Moyen-Orient, de l'Iran et de la Corée du Nord.

Cette édition débute par trois articles traitant des thèmes généraux que sont le désarmement nucléaire, les interventions des organisations internationales – telles l'ONU, l'OTAN et l'Union africaine (UA) – dans les conflits et le terrorisme dans le monde.

Les textes qui suivent abordent des thèmes marquants de l'année 2009-2010, par exemple la création d'un éventuel G2 regroupant les États-Unis et la Chine, les changements de régime en Ukraine et en Kirghizie et les frictions en Asie, dont les risques d'embrasement dans la péninsule coréenne. En Asie du Sud, « [c]ette dernière année, c'est bien le Pakistan qui a mobilisé le plus l'attention des stratèges qui observent la diffusion de plus en plus marquée du conflit afghan vers le territoire pakistanais ». Autre fait notable

dans la région : l'évolution de la diplomatie de l'Inde vers plus de prudence, sans doute en raison de sa réussite économique. Le dossier particulièrement critique du Moyen-Orient est analysé en profondeur. L'accalmie en Afrique subsaharienne et les enjeux de sécurité dans les Amériques font également l'objet d'articles.

Encore une fois, la nouvelle édition des *Conflits dans le monde* fera le bonheur de ceux et celles qui s'intéressent à la politique et à l'actualité internationales.

Gaétan Bélanger



Sous la dir. d'Éric Mottet
GÉOPOLITIQUE DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL 2010
ENJEUX DE POUVOIR ET RIVALITÉS SPORTIVES AUTOUR D'UN MÉGA-ÉVÉNEMENT
Septentrion, Québec, 2010, 219 p. ; 34,95 \$

Aucun événement ne peut se targuer d'attirer autant de spectateurs que la Coupe du monde de football. Bien que son édition de 2010 soit terminée, le livre *Géopolitique de la Coupe du monde de football 2010* offre une série d'analyses sur l'historique et les enjeux liés au ballon rond.

D'entrée de jeu, il faut savoir que la Fédération internationale de football association (FIFA), qui gère l'organisation des Coupes du monde, compte 208 États-membres, soit 16 de plus que l'ONU, ce qui engendre inévitablement certaines

Le voyage autrement

Le monde, affirmait le célèbre écrivain voyageur Nicolas Bouvier, est constamment polyphonique alors que nous n'en avons, par carence ou paresse, qu'une lecture monodique. » D'où l'intérêt d'en proposer d'autres lectures, me disais-je, en terminant le livre de Catherine-Lune Grayson, une journaliste qui s'est inspirée de son expérience de travailleuse humanitaire en Afrique (Tchad, Burundi, Tanzanie, Somalie, etc.) pour écrire des impressions de voyage d'une étonnante polyphonie. Parlant des horreurs de la guerre civile et des souffrances des camps de réfugiés, elle nous donne à voir les zones de crise sous un angle différent de celui qu'adoptent généralement les médias occidentaux. Il ne s'agit pas ici de compter les morts, de rapporter des scènes d'apocalypse, de restreindre l'Afrique à ses problèmes, de la décrire « comme un tout homogène et misérable qui meurt du sida ». L'auteure choisit plutôt de laisser libre cours à son écriture personnelle, de colliger des impressions et des réflexions, des commentaires reliés à divers thèmes comme le temps, le tourisme, les dimanches, la solitude, etc., le tout accompagné de brèves narrations, d'allusions intertextuelles (Hannah Arendt, Marguerite Yourcenar, Albert Camus, Marguerite Duras, Louis Aragon, Segun Akinlolu, Jacques Prévert, etc.) et de très belles illustrations et photographies. Pour Grayson, il importe d'être « humain avant d'être journaliste ». « Témoin d'une interminable danse macabre », elle ne cède pourtant ni au « sanglot de l'homme blanc » – pour reprendre la fameuse expression de Pascal Bruckner – ni au misérabilisme médiatique, voire touristique, qu'elle aborde d'ailleurs avec une pointe d'ironie : « Nous sommes des touristes du sordide, dit-elle. Des touristes de la misère humaine. Sortez vos appareils, voilà des milliers de réfugiés qui n'ont pas mangé depuis des jours ». Et parallèlement à cette désolation qui nous apparaît sous un éclairage différent, la beauté peut exister pour qui sait la voir. Ainsi, le Burundi, c'est forcément les mines antipersonnel, l'écho des balles dans la nuit et les « images du conflit qui a fait de ce pays un champ de ruines ». Mais c'est aussi un « petit paradis et des mangues », un « lac et ses palmiers », « du café et du thé qui poussent sur les vertes collines », le « goût des ananas » et les « montagnes bleues du Congo voisin qui se dessinent et s'effacent contre le ciel, au gré du temps ». « Bien sûr, quelqu'un doit faire l'inventaire des horreurs du monde. » Mais Catherine-Lune Grayson prouve avec un très beau livre qu'on peut le faire avec sensibilité, compassion et créativité.

Pierre Rajotte

Catherine-Lune Grayson

NUL NE REVIENT DU PAYS QUI N'EXISTE PAS

Michel Brûlé, Montréal, 2010, 103 p. ; 24,95 \$



revendications nationales et identitaires. Sylvain Lefebvre, du Département de géopolitique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), effectue une analyse des événements entourant l'organisation de quatre Coupes du monde (1934, 1978, 1994 et 2002) et démontre les liens incontournables qui existent entre le football et la politique. Le journaliste Jean Gounelle, quant à lui, revient sur les conflits entre les différentes associations de football, dont celui entre la FIFA et l'International Football Association Board (IFAB), née en Angleterre, dont l'enjeu est le nombre de places attribuées par continent à chaque Coupe du monde.

Pour le pays hôte, l'effort est colossal : le pays sélectionné dispose de quelques années pour aménager les stades dispersés sur son territoire et s'assurer que toute l'infrastructure urbaine parvienne à supporter le stress occasionné par ces matchs pendant un mois. Romain Roult, du Département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM, rappelle les efforts déployés sur le terrain par les pays organisateurs des coupes de 1998 à 2010.

Finalement, lors de l'événement même, certains matchs sont historiques avant même leur coup d'envoi. À ce sujet, Yann Roche, du Département de géographie de l'UQAM, décrit les contextes politiques et

social entourant certains matchs désormais célèbres, tels ceux opposant la RFA à la RDA, l'Argentine à l'Angleterre ou la Pologne à l'URSS.

Un livre essentiel pour comprendre à quel point cet événement sportif est un vecteur de restructuration territoriale, de développement économique, de reconnaissance internationale et d'affirmation de l'identité nationale. Une analyse fascinante qui jette un éclairage sur les enjeux qui se cachent derrière le ballon rond et qui permet de se préparer pour la Coupe du monde 2014 qui sera présentée au Brésil.

Manouane Beauchamp